

INSTITUT DE FRANCE

QUINZIÈME CENTENAIRE

DE LA MORT

DE

SAINT AUGUSTIN

Célébré à Carthage, le 10 mai 1930



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXX

INSTITUT
1930. — 7

Bibliothèque Maison de l'Orient



165860

QUINZIÈME CENTENAIRE
DE LA MORT
DE
SAINT AUGUSTIN

Célébré à Carthage, le 10 mai 1930

DISCOURS
DE
M. LOUIS BERTRAND

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESSIEURS,

Les fêtes eucharistiques auxquelles nous assistons sur cette terre d'Afrique, parmi ces ruines plus vivantes que les plus vivantes cités d'aujourd'hui, — ces fêtes auxquelles ont accouru des foules venues de tous les pays du monde, ne sont pas seulement une manifestation insigne de la foi catholique : elles sont aussi un hommage rendu à la grande métropole religieuse qu'a été Carthage. Elles sont la commémoration d'un passé, que nous pouvons évoquer avec autant de fierté que de reconnaissance.

C'est une occasion unique de rappeler les grandes choses qui se sont faites ici. C'est le moment de reprendre conscience d'une merveilleuse histoire trop oubliée aujourd'hui et de remettre sous nos yeux la splendeur de l'ancienne Église d'Afrique, qui fut, dans un certain sens, la mère et, en tout cas, l'éducatrice et la lumière de nos églises d'Occident.

L'église d'Afrique!... Pour la plupart d'entre nous, aujourd'hui encore, ce n'est plus qu'une idée décolorée, une vague notion historique, ou une sèche formule de manuel de patrologie. Les réalités qui se cachent sous ces deux mots sont perdues dans la nuit des temps. Pour les ramener au grand jour, il faut venir ici, à Carthage, parmi les débris des vieux sanctuaires; il faut parcourir, dans toute son étendue, l'ancienne Afrique chrétienne : alors la lumière se fait, le passé se ranime. On comprend, dans toute la force et la profondeur de son sens, l'inscription que vous avez pu lire sur les murs de la basilique primatiale et que le cardinal Lavignerie emprunta à une lettre du pape Léon IX, adressée aux évêques africains alors persécutés et dispersés : « Il est hors de doute que l'évêque de Carthage est le premier archevêque après le pontife romain et le plus grand métropolitain de toute l'Afrique. Et ce privilège obtenu une fois pour toutes du Saint-Siège apostolique romain, il ne peut le perdre au profit d'aucun autre évêque africain, de n'importe quelle partie de l'Afrique, mais il le conservera jusqu'à la fin des siècles et tant qu'on y invoquera le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit que Carthage en ruines reste

déserte, soit qu'elle ressuscite glorieusement un jour!...
sive resurgat gloriosa aliquando! »

La résurrection est accomplie : votre présence en témoigne. Le passé chrétien vit toujours et vivra plus que jamais sur la terre d'Afrique... Je me rappelle encore, malgré tant d'années révolues, l'inexprimable émotion qui me souleva lorsque, pour la première fois, j'eus la révélation de cette survie, on peut bien le dire, miraculeuse. C'était sur le littoral de ce qu'on appelait autrefois la Maurétanie césarienne, entre Alger et Cherchel, à Tipasa, vieille petite ville romaine. Mon ami Stéphane Gsell, l'éminent historien, qui, avec le Père Delattre, est un des maîtres de l'archéologie africaine, venait alors d'en fouiller le sol et d'exhumer une grande partie de ses ruines. Devant ces vestiges, aujourd'hui réenterrés, — il faut l'avouer à notre honte, — j'eus la vision soudaine et transportante de ce qu'a été un municipe africain aux premiers siècles du christianisme. Spectacle inoubliable et que les yeux humains ne verront plus ! Car ces vestiges n'ont pas seulement été réensevelis : il a fallu encore les détruire.

Je dois dire que le cadre, extraordinaire, m'avait préparé aux plus belles émotions historiques. Ce paysage de Tipasa est vraiment admirable. C'est à la fois un des plus aimables et des plus grandioses de la Méditerranée. Une douceur extrême des teintes, une suavité, une mollesse toutes campaniennes. Avec cela, une matinée de printemps, la campagne toute blanche et rose, — partout des roses printanières, des roses épanouies en buissons au bord des chemins, un foisonnement de fleurs sauvages, des myrtes et des cistes aux corolles neigeuses, et, jusqu'au

bord des plages, les frères iris des sables plantés, çà et là, comme de petits cierges de cire. Et, dominant toutes ces choses gracieuses et candides, toute cette campagne aux souples ondulations, l'énorme masse du Chenoa, la montagne de marbre, qui, avec ses coupoles et ses contreforts, imite un colossal édifice d'architecture classique.

L'esprit occupé de ces images charmantes ou magnifiques, j'avais parcouru avec émerveillement les rues parfaitement reconnaissables de la cité morte. Je m'étais arrêté devant le théâtre, les thermes, le nymphée, château d'eau monumental, dont les vasques et la colonnade étaient encore en partie conservées. J'avais foulé les larges dalles du pavement avec leurs ornières creusées par les roues des chars. Devant les margelles des abreuvoirs, on discernait, comme si elles étaient d'hier, les traces des bêtes de somme, les échancrures formées par leur cou dans la pierre des auges. J'avais salué au passage la guérite de la sentinelle accotée à la porte du rempart... Et puis, tout à coup, aux flancs d'une éminence sablonneuse, une nécropole, — une nécropole dont les tombes étaient ouvertes, dont les sarcophages fleuris d'herbes folles béaient vers le ciel, comme si leurs morts venaient de ressusciter. Ce n'étaient plus seulement des pierres que je voyais, c'étaient des êtres vivants, des corps humains, dont je retrouvais les contours imprimés sur ces couches funéraires. Et ces hommes avaient été des chrétiens, des hommes de ma foi, ayant participé aux mêmes sacrements, ayant accompli les mêmes rites que moi. Les édifices dont les ruines m'envirounaient m'offraient la disposition et les formes architecturales auxquelles j'étais habitué depuis

mon enfance. Quelle surprise pour moi en un pays où toute une littérature d'exotisme m'incitait à chercher d'autres spectacles et d'autres sujets de méditation!

Il y avait là une grande basilique avec ses colonnes rompues dont les tronçons dessinaient de multiples nefs. Je distinguais l'hémicycle de l'abside, la place de l'autel, le *presbyterium* et la sacristie. A côté, un baptistère dont les principales pièces étaient intactes. Je touchais en quelque sorte la réalité matérielle du sacrement. Voilà les tuyaux d'argile qui, du sous-sol, amenaient l'eau chaude dans la piscine baptismale. Là était la place où se tenait l'évêque pour verser l'eau régénératrice sur le front du catéchumène. Et, comme pour aider à l'évocation de cette scène antique, les fragments des mosaïques qui tapissaient le sol figuraient à mes yeux les touchants symboles qui, depuis des temps immémoriaux, parlent aux âmes chrétiennes un si émouvant langage : les chrismes, les poissons et les colombes, les ancres et les espèces eucharistiques, les brebis paissant dans les champs d'asphodèles, les paons déployant leur plumage ocellé dans des vergers paradisiaques. Ailleurs, les oiseaux domestiques, les coqs, les canards, les pintades, ou les fruits du potager, les branches chargées de poires, de cédrats et de grenades, toute une flore et une faune édéniques. Et, au milieu de tout cela, s'enlevant avec une netteté hallucinatoire, cette inscription en vers incorrects, mais d'une telle éloquence dans un pareil cadre :

*Si quis ut vivat querit addiscere semper
Hic lavetur aqua et videat coelestia regna!*

« si quelqu'un cherche la vie éternelle, qu'il se lave dans cette eau, et il verra les célestes royaumes!... »

Cet appel du monde invisible, ce cri d'immortalité jaillissant du milieu des ruines, par ce beau matin de printemps, parmi toutes ces blancheurs liliales de la campagne, devant le ciel et la mer immenses, — ce fut pour moi, avec une émotion incomparable, la première et magnifique révélation de l'Afrique chrétienne. Cela me faisait communier avec un monde très ancien et qui pourtant m'était familier, avec les générations des temps apostoliques, où l'on était encore tout près du Christ, où quelque chose de sa parole flottait encore dans l'air. La pureté primitive, la profondeur de la foi des premiers âges, ce trésor enseveli était mis à ma portée. Je voyais se lever devant mes yeux l'image d'une Afrique inconnue de moi et pourtant fraternelle...

Désormais, en suivant cette piste des ruines, plus révélatrice que tous les livres du monde, j'allais marcher de découverte en découverte.

Ces ruines s'étendent depuis l'Égypte, en passant par la Cyrénaïque, la Tripolitaine, la Byzacène, la Proconsulaire, la Numidie, les deux Maurétanies, jusqu'à Tanger et jusqu'au Maroc actuel. L'effort des archéologues, si admirable qu'il soit, est très inégal à la grandeur de la tâche qui s'impose à nous, si nous voulons seulement retrouver tous les vestiges de ce glorieux passé.

Suivant une phrase fameuse de saint Augustin : *Africa sanctorum martyrum corporibus plena est*, l'Afrique est pleine des corps des saints martyrs. Comment s'étonner

que cette semence mystique ait fait germer, d'un bout à l'autre du pays, d'innombrables sanctuaires? Bien que les exhumations actuelles se comptent par centaines, un trop petit nombre encore a revu le jour. Mais ce petit nombre suffit pour nous donner une haute idée, sinon de la splendeur monumentale de l'Afrique chrétienne, du moins de l'abondance des édifices religieux qui couvraient son sol. Ici même, à Carthage, il y avait au moins vingt-deux basiliques. On n'en a dégagé que quelques-unes, que vous avez pu voir, chemin faisant : celle de Damous el Karita, celle de Saint-Cyprien, récemment découverte par le P. Delattre, la basilique byzantine de Dermèche. A Sbeitla, l'antique Sufetula, deux églises, dont l'une pourvue d'un baptistère cruciforme, lequel est revêtu d'une riche mosaïque. A Khémissa, à Djemila, à Tigzirt, à Tipasa, — pour ne nommer que les plus importantes — des basiliques, qu'on devrait restaurer plus complètement, appellent le visiteur. Mais tout cède, du moins jusqu'aujourd'hui, devant la grande basilique de Tébessa, flanquée de ses dépendances, vaste ensemble architectural, qui a servi de modèle aux mosquées de l'Islam : porte monumentale, grande cour dallée, environnée de portiques et rafraîchie par des fontaines et des pièces d'eau, atrium avec sa vasque des ablutions, baptistère et chapelles latérales en forme de trèfle, bâtiments et cellules pour les moines et le clergé, abris pour les pèlerins, écuries pour leurs montures. C'est peut-être l'édifice religieux le plus complet, le plus révélateur, que nous ait laissé l'antiquité chrétienne.

Mais ce qu'il faut affirmer bien haut, parce que trop

de personnes l'ignorent encore aujourd'hui, c'est que, nulle part, pas même dans la Rome pontificale, on ne trouvera une telle abondance de ruines chrétiennes, aussi intactes, aussi curieuses qu'en Afrique. Comme baptis-tères, basiliques, catacombes et nécropoles, il n'y a rien de pareil dans aucun pays de la Méditerranée. Et cela vient de ce qu'on n'a jamais rebâti, comme cela s'est fait, à Rome et ailleurs, sur le plan des anciennes églises africaines, qui sont restées telles qu'elles étaient, au moment où elles furent saccagées par les envahisseurs.

Pour cette même raison, nous pouvons nous faire une idée très précise de ce que fut une basilique africaine des premiers siècles et, en même temps, du mobilier comme de la liturgie de ces hautes époques. C'est une joie pour nous de constater que ces chrétiens d'Afrique ont prié dans un cadre qui n'était pas très différent de nos église et dans un esprit tout proche de la piété moderne. Voici, à l'entrée, sous le narthex ou l'atrium, la vasque des ablutions, qui était, en somme, notre bénitier. Voici la nef centrale, flanquée de ses bas-côtés, qui peuvent se doubler ou se tripler, de manière à former cinq et sept nefs parallèles, quelquefois neuf. A l'extrémité de la nef principale, le maître-autel recouvrant le corps ou les reliques d'un martyr ou d'un saint. Au milieu de l'autel, entre deux rangées de cierges, le *ciborium* flanqué de ses colonnettes. Et l'autel était orné de fleurs et de feuillages : les lettres de saint Augustin nous l'apprennent. C'était déjà la disposition actuelle. Derrière la table du sacrifice, l'abside où se tenait le clergé, où s'élevait le trône de l'évêque; enfin le *presbyterium* et la

sacristie. Toute les parties essentielles de nos églises modernes sont réalisées dans ces églises africaines.

Comme décoration, les mosaïques des pavements et des murailles, avec leurs chrismes, leurs guirlandes de fleurs et de fruits, leurs animaux symboliques, leurs images sacrées, leurs figures de saints ou de martyrs. On y voyait aussi des bas-reliefs décoratifs, comme ce remarquable fragment de sculpture, que vous avez pu admirer au musée Lavignerie et qui représente l'Adoration des bergers, morceau qu'on a pu attribuer au III^e siècle et qui atteste la haute antiquité du culte marial, tout au moins sa diffusion dans l'Afrique chrétienne de ce temps-là. Plus tard, surtout à l'époque byzantine, des statuettes ou des carreaux de terre cuite représentant la Vierge et les saints. Certaines inscriptions ne nous laissent aucun doute sur l'existence du culte de la Vierge dans les communautés africaines d'alors. De même pour le culte des saints. Les plus populaires, si l'on peut dire, en tout cas ceux dont on rencontre le plus fréquemment le nom, ce sont les deux grands apôtres Pierre et Paul, ou saint Étienne le protomartyr. Sous la domination byzantine, les saints orientaux pénétrèrent en Afrique. On y vénéra saint Antoine, saint Athanase, saint Basile, saint Épiphane, saint Jean Chrysostome. L'Afrique devint de plus en plus le pays des saints, comme elle était déjà la terre bénie des martyrs.

A côté de ces chapelles ou *memoriae* (mémoire d'un saint personnage), à côté de ces basiliques, des nécropoles et des catacombes comme celles de Sousse, bien plus intactes, je veux dire bien moins remaniées et arran-

gées que les catacombes romaines. Et, dans ces cimetières tout un foisonnement d'inscriptions funéraires, qui semblent arrêter au passage le voyageur ou le pèlerin, qui l'obligent à remonter le cours des siècles et qui lui rappellent, avec la plus vive éloquence, l'âge d'or du Christianisme africain. Ces inscriptions, elles éclatent comme des cris dans la nuit : « *Spes in Deo. — Qui in Deo confidit semper vivet. — Christus regnat. — In Christo vivas et melius crescas. — Hic pax Christi aeterna moretur.* — Mon espoir est en Dieu. — Celui qui s'est confié en Dieu aura la vie éternelle. — Le Christ est Roi. — Vivez et croissez en Jésus-Christ. — Ici j'attends la paix éternelle du Christ!... »

Ces morts qui profèrent de telles paroles donnent l'impression de tout un grand peuple de vivants. Et ce peuple, on l'entrevoit à travers les ruines de ces basiliques qui jalonnent l'Afrique ancienne depuis Leptis Magna jusqu'à Tanger et jusqu'aux colonnes d'Hercule.

C'est une question de savoir à quelle époque le christianisme commença à s'y répandre. Comme tous les pays chrétiens, l'Afrique prétendait à l'« apostolicité », c'est-à-dire qu'elle se flattait d'avoir été évangélisée directement par les apôtres. Dans l'état actuel de nos connaissances, la question reste pendante. Une obscurité complète enveloppe la période de début, celle du I^{er} et du II^e siècle presque tout entiers. L'histoire ne commence qu'avec les premiers martyrs scillitains et les premiers écrits de Tertullien, entre 160 et 180 après Jésus-Christ.

Brusquement, avec l'entrée en scène de l'auteur de

l'Apologétique, c'est comme une grande clarté projetée dans des ténèbres épaisses. Toute une Église inconnue, toute une multitude insoupçonnée surgit de l'ombre. Vous vous rappelez les phrases fameuses du grand Africain : « Nous ne sommes que d'hier et déjà nous remplissons l'empire, vos cités, vos îles, vos forteresses, vos bourgades, vos conseils, les camps, les tribus, le palais, le sénat, la place publique : nous ne vous laissons que vos temples... »

On a pu accuser Tertullien d'exagération oratoire. Et cependant, moins d'un demi-siècle plus tard, sous l'épiscopat de saint Cyprien, les documents historiques les plus certains nous révèlent, en Afrique, avec une organisation ecclésiastique déjà très complète, l'existence de nombreux diocèses échelonnés d'un bout à l'autre du pays. Dès cette époque, on y comptait au moins cent évêchés. Les conciles se réunissaient périodiquement à Carthage. Les communautés possédaient des caisses de secours, des cimetières, des lieux de réunion pour les agapes ou le culte des martyrs, des maisons avec absides, qui étaient de véritables églises, pour la célébration des mystères. Les sept degrés de la hiérarchie ecclésiastique étaient fixés. Enfin la liturgie se dessinait dans ses grandes lignes. Le *Sursum corda* avec le répons *Habemus ad Dominum* précédait l'élévation.

Il y avait donc un clergé nombreux et des fidèles plus nombreux encore. Cette pensée excite, avec notre piété reconnaissante envers leur mémoire, notre curiosité. Qui étaient ces hommes ? Qui étaient ces prêtres ? Que faisaient-ils eux-mêmes ? Comment sentaient, comment

vivaient ces Africains, qui furent nos prédécesseurs dans la foi?... Nous n'en sommes pas réduits pour cela à des conjectures. Toute une littérature nous renseigne sur leurs âmes, leurs idées, leurs sentiments, leur genre de vie : écrits apologétiques ou dogmatiques, actes ou passions des martyrs, procès-verbaux des conciles... Il faut bien le reconnaître : ces prêtres, ces évêques et leur peuple ne nous apparaissent pas toujours en beau. Ils n'étaient pas toujours aussi détachés qu'il l'eût fallu des biens matériels. Il y eut, parmi eux, des faux-frères, des renégats, ou des apostats, ou tout simplement des faibles qui fléchissaient dans les tourments et qui cherchaient des accommodement avec les puissances. Il y eut aussi des schismes terribles qui faillirent détacher complètement l'Afrique de la communion catholique. Il y avait, enfin, les superstitieux et les obstinés qui contaminaient leur christianisme d'une foule de pratiques païennes.

Mais tout cela, ce sont les imperfections inévitables. Cette Église d'Afrique a produit une foule de martyrs et de saints admirables. En aucun pays du monde, la joie d'être chrétien n'a été proclamée avec un pareil accent de certitude, avec une pareille ivresse mystique. Il y a quelque chose de triomphal dans ces affirmations héroïques de l'Invisible. Ce sont là des paroles que le monde n'avait pas encore entendues. Les passions de saint Cyprien, de sainte Félicité, de sainte Perpétue et de leurs compagnons sont des morceaux uniques, qui, de l'avis unanime des historiens, n'ont pas leur équivalent dans tout le martyrologe... Nous ne pouvons pas nous empêcher de penser, surtout en une circonstance comme celle-ci, que c'est tout

près de nous, à quelques pas de ce lieu où nous sommes, que ces grands chrétiens d'Afrique ont été torturés et suppliciés pour le Christ, que cette terre foulée par nous a bu leur sang. Nous n'aurons jamais une plus belle occasion de relire et de méditer ensemble les pages immortelles où des témoins oculaires nous ont raconté leur « passion ». Ces humbles phrases, déjà chargées en elles-mêmes d'un sens si pathétique, empruntent d'une solennité comme celle-ci et du voisinage des lieux où se déroula le drame sacré, une sublimité spéciale, dont je voudrais partager avec vous l'impression inoubliable.

Représentons-nous la scène : assistons en esprit aux derniers moments des deux martyres, Félicité et Perpétue... Vous vous rappelez : Vibia Perpetua, matrone de Thuburbo, avait été condamnée aux bêtes par le proconsul, avec une esclave nommée Félicité, le compagnon d'esclavage de celle-ci, Revocatus, deux jeunes gens, Saturninus et Secundulus, enfin, leur catéchiste Saturus. Conduits à Carthage, ils y restèrent assez longtemps en prison, où ils eurent à souffrir non seulement la promiscuité des condamnés de droit commun, mais la saleté de la geôle, les vexations des gardiens. Détail lamentable et touchant : Perpétue allaitait son enfant. On le lui apportait tous les jours dans la prison, pour qu'elle lui donnât le sein. Félicité, qui était enceinte, accoucha pendant sa détention...

« Enfin, dit l'auteur anonyme, il se leva, le jour de leur victoire ! Ils allèrent de la prison à l'amphithéâtre, comme on va au ciel, joyeux, le visage rayonnant, pâles peut-être de joie, mais non de frayeur. Perpétue venait la der-

nière, la figure sereine, d'un pas tranquille, comme l'épouse aimée du Christ son Dieu, tenant les yeux baissés pour cacher l'assurance de son regard. De même Félicité se réjouissait de son heureux enfantement qui lui permettait de combattre les bêtes et de se purifier de ses couches par un nouveau baptême par le sang.

« On lâcha sur les hommes un léopard, un ours, puis un sanglier. Ils furent seulement blessés et traînés par les bêtes fauves. Pour les femmes, le démon avait préparé une vache très féroce, excitée plus encore que de coutume... Elle furent amenées dans l'arène, dépouillées de leurs vêtements et enveloppées d'un filet. Mais le peuple eut horreur de voir l'une, jeune femme délicate, et l'autre avec les mamelles dégouttantes de lait, à cause de son récent enfantement. Ainsi, ayant été rappelées, elles furent couvertes de tuniques flottantes. Perpétue fut exposée la première : elle fut jetée en l'air par la vache et retomba sur les reins ; et, lorsqu'elle vit que sa tunique était déchirée sur le côté, elle la ramena pour couvrir ses jambes, plus soucieuse de sa pudeur que de sa douleur. Ensuite, s'étant redressée, elle arrangea sur sa tête ses cheveux épars, de peur qu'elle ne parût pleurer au milieu de sa gloire. Puis elle se leva, et, lorsqu'elle eut aperçu Félicité toute meurtrie, gisant au milieu de l'arène, elle s'approcha, lui donna la main, l'aida à se lever, et toutes les deux restèrent ainsi debout.

« A cette vue, la dureté du peuple ayant été vaincue, elles furent ramenées à la porte des vivants. Là, Perpétue, ayant été reçue par un certain catéchumène nommé Rusticus, et comme se réveillant d'un sommeil, tant elle

avait été ravie en esprit et en extase, elle regarda autour d'elle et se mit à dire, au grand étonnement de tous : « Je ne sais quand on nous exposera à cette vache ! » Et quand elle eut entendu ce qui était arrivé, elle ne le crut pas, jusqu'à ce qu'elle reconnût sur son corps et sur ses vêtements les marques du supplice. Alors, ayant appelé près d'elle son frère et le catéchumène, elle s'adressa à eux, en leur disant : « Soyez fermes dans la foi. Aimez-vous les uns les autres, et ne vous scandalisez pas de nos souffrances ! » Et, comme le peuple les demandait tous au milieu de l'arène, afin qu'au moment où le fer pénétrerait dans leur corps, il fût associé par les yeux à l'homicide, spontanément les martyrs se levèrent et, s'étant transportés là où voulait le peuple, ils s'embrassèrent mutuellement, afin de consommer le sacrifice par le solennel baiser de paix.

« Immobiles et en silence, ils reçurent le coup d'épée... Quant à Perpétue, comme si elle devait, avant de mourir, savourer quelque chose de la douleur, elle fut percée entre les côtes : elle poussa un grand cri ; puis, prenant la main tâtonnante du gladiateur novice, elle la plaça elle-même contre son cou... Enfin, elle expira. On eût dit que cette femme héroïque ne pouvait mourir que par sa volonté... »

Et maintenant écoutons saint Cyprien, à la veille de son propre martyre, exhorter à la constance tout un groupe de frères enfermés dans les mines de Sigus, et condamnés à des travaux et à des souffrances qui entraînaient une mort prochaine. Avec d'ingénieux artifices de

style, des comparaisons fleuries, des allégories gracieuses et parfois un lyrisme éclatant d'images, l'évêque s'efforçait de leur démontrer qu'ils n'avaient pas à regretter dans leur prison souterraine le monde perdu pour la justice :

« Sans doute, disait-il, le soleil qui se lève illumine l'Orient, la lune errante inonde le ciel de ses clartés. Mais Celui qui a fait ces deux astres vous est dans vos cachots une plus grande lumière. La splendeur du Christ qui se lève dans vos cœurs et dans vos esprits chasse les ténèbres de votre géhenne. Ce lieu de noirceur et de mort pour les autres est, pour vous, tout radieux de blancheur et d'éternité. Que vous dirai-je de plus? La marche des saisons est la même pour vous que pour ceux qui voient le jour. L'hiver est venu pendant que vous étiez enfermés sous la terre. Mais les délices paradisiaques déjà présentes pour vos yeux vous ont environnés de roses et de fleurs, et les guirlandes célestes ont ceint votre tête. Voici bientôt l'été. Voici venir les moissons fécondes, voici le blé qui regorge sur l'aire. Mais vous qui avez semé pour la gloire, vous récolterez des gerbes glorieuses. Vous aurez aussi votre automne et, par la grâce spirituelle, vous en accomplirez tous les travaux. Là-haut, on apporte les paniers de la vendange, on foule les raisins dans les cuves. Mais vous, pampres gonflés de sève dans la vigne de Dieu, belle grappes aux grains déjà murs, vous êtes foulés par la haine et la persécution du siècle. La mine est votre pressoir. Au lieu de vin, c'est votre sang que vous répandez. Intrépides et forts dans les tortures, vous buvez d'un cœur joyeux la coupe de votre martyr... »

Une exaltation pareille, des sentiments aussi extraordinaires, qui vont se soutenir encore pendant près d'un quart de siècle, appartiennent à l'âge héroïque de l'église. C'est la période de résistance et de combat. Cent ans plus tard, à l'époque de saint Augustin, malgré les persécutions, malgré les fureurs sectaires des Donatistes, on peut dire que la partie est gagnée et que l'Afrique proprement dite est tout entière chrétienne. Il y a bien encore, ça et là, des îlots de paganisme. Mais, en somme, à la veille des invasions vandales, la grande majorité du pays est entrée dans l'unité catholique. On y compte environ cinq cents évêchés. C'est le moment où l'on construit les basiliques, les *memoriæ* en l'honneur des saints et des martyrs, où l'on fonde des monastères et des hôpitaux, où l'on organise des bibliothèques et des archives dans les dépendances de la maison épiscopale. L'évêque est devenu un grand personnage, ayant sa place dans la hiérarchie de l'Empire et, outre son autorité spirituelle, investi d'importantes fonctions civiles. Il est juge dans la cour ou dans l'atrium de sa cathédrale, comme, aujourd'hui encore, le *cadi* musulman est juge dans l'enceinte de la mosquée. Autour de son église se groupent des écoles qui deviendront les universités du moyen âge, aussi bien celles de l'Islam que celles de la chrétienté. En ce qui concerne la plupart de leurs institutions religieuses, les conquérants arabes ne feront que mettre leurs pas dans les pas des évêques africains.

Pour obtenir un tel résultat, il a fallu la foi et la volonté de quelques âmes apostoliques et aussi le prestige de quelques esprits supérieurs : les trois plus grands au

moins d'entre les Pères africains, — Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, — furent des hommes de génie. Ils ont précisé les dogmes et la discipline, défini les sacrements, interprété, dans la mesure du possible, les mystères de la foi. Ils ont affirmé la primauté du Siège apostolique, marqué les limites du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Ils ont fait la lumière sur la théorie de la Grâce et de la Providence. Ils ont exalté les vertus théologiques : saint Augustin, en particulier, fut le grand apôtre de la charité... Mais ce n'est pas ici le lieu, et il n'est pas non plus de ma compétence, d'insister sur cette grande œuvre théologique des Pères africains. Rappelons seulement que, grâce à ses docteurs, l'Église de Carthage a été l'institutrice des autres Églises d'Occident et, à la veille des invasions barbares, l'unique foyer intellectuel dans toute cette partie de la Méditerranée.

Comment cette Église d'Afrique, qui paraissait si profondément enracinée dans le sol africain, qui a été adoptée d'enthousiasme par l'âme populaire, comment a-t-elle pu disparaître, au point que, pendant des siècles, elle a été considérée comme perdue pour la Chrétienté ? Il serait trop long de raconter toutes les péripéties de cette lamentable histoire. Mais il faut bien dire que la disparition n'a pas été aussi complète que l'on croit. L'élite du pays émigra, en Italie, en Espagne, en Sardaigne, en Corse et en Gaule, emportant, avec ses archives et ses bibliothèques, les reliques de ses saints et de ses martyrs. C'est ainsi que le corps de saint Augustin finit par être déposé dans une église de Pavie. Néanmoins, des communautés chrétiennes subsistèrent longtemps encore

dans l'Afrique musulmane. Au XI^e siècle, nous savons qu'il existait une église à Tlemcen et qu'il y avait alors cinq évêques en Afrique, dont celui de Carthage. Et, si l'on tient compte de ce fait que, pendant tout le moyen âge et jusqu'à nos jours, il y a eu, dans tous les principaux centres barbaresques, des milliers de captifs chrétiens avec leurs prêtres, leurs églises ou leurs chapelles, il est permis d'affirmer que l'Afrique, depuis les origines n'a jamais cessé d'être chrétienne.

Comment s'étonner, après cela, que cette Église ait pu renaître au XXI^e siècle, qu'elle ait pu retrouver, après une si longue éclipse, une si étonnante vitalité? Pour peu qu'on y réfléchisse, cette renaissance prend un aspect réellement miraculeux. Ailleurs, j'ai mis en lumière le hasard providentiel de notre entrée dans ce pays. La force des armes n'y eût pas suffi : il a fallu cette intervention surnaturelle que le cardinal Lavignerie proclamait dans un discours fameux. Ai-je besoin de vous raconter les étapes de cette renaissance merveilleuse? Il suffit d'ouvrir les yeux, de considérer la tâche accomplie en si peu de temps : les évêchés et les paroisses reconstitués, d'autres nouvellement créés, des églises et des basiliques neuves surgissant partout de la terre africaine, des monastères, des ordres religieux fondés... Et enfin quel plus beau témoignage que ces fêtes, qui attestent, d'une façon solennelle, aux yeux du monde catholique, la reprise d'une grande tradition?...

Il est bon, — et sans doute il est providentiel encore, — que ces fêtes coïncident avec celles du centenaire de saint

Augustin. Ce grand apôtre de la charité, qui a si souvent prêché ici même, il me semble qu'il y est toujours présent, que le grand orateur, invisible, préside cette assemblée, que son esprit nous pénètre et donne son vrai sens à cette haute manifestation, qui doit être, elle aussi, toute de charité. Les intentions du Souverain Pontife, qui a choisi Carthage pour ces grandes assises eucharistiques, en sont magnifiquement illuminées. C'est une fête de communion fraternelle, à laquelle tous sont conviés. A ceux mêmes qui ne sont pas du Christ, nous venons dire, dans un sens tout spirituel, ce que disait autrefois l'évêque Augustin à ses ouailles donatistes : « Mon frère, vient partager avec moi l'héritage ! »

En ce moment tragique de l'histoire, où le monde entier est traversé par une vague de haine, où des insensés et des criminels prêchent la guerre fratricide, érigent en dogme l'idée odieuse et absurde de la lutte des classes, il est admirable, il est réconfortant que, chaque année, des voix s'élèvent comme ici, dans toutes les contrées du monde, pour protester contre cette sinistre démente, et pour faire monter plus haut que tous nos discours humains, la voix même du Christ, qui a mis, au-dessus de tous les commandements, la loi d'amour. Cette charité n'est pas seulement une vertu spirituelle, elle est aussi une puissance civilisatrice. La barbarie nous entoure et nous menace, sans même que nous nous en doutions. Elle est à nos portes. Elle est partout. Pour quiconque a des yeux, le monde actuel est une menace effroyable. Si l'on veut adoucir un peu la bête humaine, il n'y a que de geste divin, le geste auguste qui nous fut

enseigné voilà bientôt deux mille ans : le Pain rompu, la Coupe offerte, le Banquet symbolique auquel est conviée l'humanité tout entière. Le vrai symbole et le plus efficient de la fraternité des peuples, c'est encore la table de communion cette *mensa martyrum* que les ancêtres de notre foi avaient dressée dans les cimetières et dans les églises d'Afrique...